HAMLET

Création le 5 janvier 2021 au TnBA

Traduction et mise en scène Gérard Watkins

Avec **Anne Alvaro, Solene Arbel, Salomé Ayache, Gael Baron, Mama Bouras, Julie Denisse, Basile Duchmann, Fabien Orcier, Gerard Watkins...** (distribution en cours)

Lumières **Anne Vaglio**

Son **Francois Vatin**

Costumes **Lucie Durand**

Decor **Francois Gauthier-Lafaye**

Administration de production - **Le petit bureau** – **Claire Guieze et Virginie Hammel**

Production (en cours)

Perdita Ensemble – compagnie conventionnee par le Ministere de la Culture – DRAC Ile de France

Coproduction **Théâtre national de Bordeaux en Aquitaine – CDN, Centre Dramatique National Besancon Franche Comté,**

Avec le soutien du Jeune Théâtre National et du Fijad

Avant de s'attaquer à Shakespeare, il est bon de consulter, non pas les oracles, mais l'alignement des étoiles. Cinq éléments illuminent le texte d'Hamlet, et on peut jouer de ces éléments comme des instruments. Si je m'attaque aujourd'hui à Hamlet, c'est qu'il y a une constellation favorable de rencontre entre ses éléments et l'époque que nous vivons ou pensons vivre. Pour être tout à fait honnête, c'est le génie de Shakespeare de donner cette impression à celui qui s'y attaque, peu importe l'époque. De déployer en l'artiste la mission d'une mise en lumière électrique, passionnée et nécessaire. Rappelons juste au passage que si le principe même d'un élément est de constituer une force organique, il n'empêche pas la pensée de circuler pour autant. C'est bien la magie du barde à l'œuvre.

Intro
Le fantôme du patriarcat
L'art de l'inaction
Le méta théâtre
La folie
La catastrophe civile

> *Bien, maintenant assieds-toi, et que celui qui est au courant me dise pourquoi cette stricte et pointilleuse veille nous met à la peine chaque nuit, pourquoi tant de canons sont fabriqués chaque jour, pourquoi toute cette spéculation étrangère sur nos armes de guerre, pourquoi des charpentiers fabriquent des navires sans relâches, et ne reconnaissent plus le Dimanche du reste de la semaine ?*
> *Que va t-il advenir de nous, maintenant que la nuit travaille autant que le jour ?*
>
> Marcellus Acte 1 scène 1

Intro

En tout premier lieu, Anne Alvaro interprètera Hamlet. Ce sera notre cinquième collaboration. Que Hamlet soit interprété par une femme relève de la tradition. Il y a chaque année quelque part dans le monde une femme qui joue Hamlet. Charlotte Chark a été la première, au 18ème siècle, puis, parmi les plus notoires : Sarah Bernhardt, Asta Nielsen, Frances de la Tour, Angela Winkler, et plus récemment, Abke Haring, et Maxine Peake.

Anne Alvaro est une actrice unique, par sa scansion, son ludisme, son énergie volcanique, sa force tragique, son sens du burlesque, sa folie, sa subversion naturelle, mais aussi, et surtout par la radicalité de sa pensée. C'est la base de notre complicité depuis plus de trente ans. Notre travail préparatoire a déjà commencé. Depuis longtemps nous échangeons sur Shakespeare, pour lequel nous avons une passion commune. Un des rôles les plus marquants de ma carrière a été « Rosalinde » dans « Comme il vous plaira » mise en scène par Marc François. Jouer une femme qui pour se protéger joue un homme qui pour éprouver son aimé joue une femme. Pour l'instant, nous nous sommes raconté qu'Anne jouerait un jeune homme. Que ce serait du moins son déguisement. Je jouerais Claudius. Julie Denisse, Gertrude, Fabien Orcier, Polonius, Gaël Baron, Horatio. Il y a avant tout le désir de constituer une troupe, intergénérationnelle, et paritaire. Ophélie, Laerte,

Rosencrantz, Guildenstern, Le Fossoyeur, Marcellus, Le Commandant, seront interprétés par des jeunes actrices et acteurs que j'ai pu rencontrer lors de mes précieuses interventions à l'Eracm et au CNSAD. Quand on intervertit les sexes sur un plateau, il s'agit moins d'un travestissement qu'un déplacement.

Je vais travailler pendant un an à la traduction. Réduire la pièce à une durée de trois heures. Ce sera ma première mise en scène d'un texte que je n'ai pas écrit, et je ne peux pas concevoir ne pas en maitriser la langue. Il ne s'agira pas d'une adaptation moderne, j'ai l'intention de rester fidèle au texte original, mais plutôt de tirer les mots vers une interprétation suggestive des troubles que nous sommes en train de vivre.

La scénographie sera celle d'une intimité condamnée à l'agora permanente, donnant la sensation que la vie privée est désormais exclue du monde, un intérieur extérieur interdépendant. Un mur de barbelé encadre la scène, des tapis, de la pelouse, des fauteuils vintages, des vieux postes de télévisions, des rideaux, un mur latéral taggé qui s'abat pour devenir un lieu de culte ; la religion est là quand on en a besoin.

« Hamlet contient bien des problèmes : la politique, la violence et la morale, la querelle sur l'unité de signification de la théorie et la pratique, sur les fins dernières et le sens de la vie; c'est une tragédie d'amour, une tragédie familiale, nationale, philosophique, eschatologique et métaphysique. Tout ce que vous voudrez ! Et c'est en plus une bouleversante étude psychologique. Et une intrigue sanglante, un duel, un carnage,. On peut choisir. Mais il faut savoir dans quel but et pour quelle raison choisir. »

Jan Kott

Le fantôme du patriarcat

Dans mon premier travail avec les élèves de l'ERACM, sept femmes et sept hommes se partageaient le rôle d'Hamlet, et j'ai pu entendre comment s'entendait une différence, ce qu'elle suggérait. Plus bravache et provoquant chez l'homme, plus épais, douloureux, chez la femme. Mais aussi des éléments qui faisaient ressortir l'incroyable lucidité de Shakespeare sur l'injustice faite aux femmes. Ce qui rend les échanges plus saisissants que badins et fabriqués de bons mots. Le théâtre d'un combat vital. La plus marquante était la scène avec Ophélie, souvent jouée comme une scène de rupture. Rappelons qu'il ne s'agit pas d'une scène de rupture, mais de non-réconciliation, Hamlet ayant descendu son pantalon devant Ophélie dans un acte de démence peu de temps avant. Acte que l'on peut aujourd'hui identifier plus simplement comme une agression sexuelle. Il y avait un échange d'une force inouïe entre les deux femmes qui jouaient la scène, une sorte de connaissance commune de la violence des hommes, qu'amplifiait la dramaturgie de l'iniquité évoquée : *Va au couvent* devient un conseil désespéré plutôt qu'une moquerie, le « sur texte » prenant alors la forme d'un échange de savoir partagé.

Aucun parcours ne raconte mieux l'iniquité et l'injustice faite aux femmes que le parcours d'Ophélie. Elle y est décrite de manière quasi géométrique. A Laërte sont proposées la liberté et la jouissance, à Ophélie, l'enfermement et le dogme de la peur d'être abusée sexuellement. Il sera question de faire valoir l'héroïsme bouleversant de son parcours. Après tout, elle seule pousse le projet de suicide et de folie d'Hamlet au bout.

La plupart des autres rôles habituellement réservés aux hommes, Guildenstern, Le Fossoyeur, Barnardo, Marcellus, Le Capitaine, seront jouées par des femmes, pour le simple plaisir d'obtenir une parité sur le plateau. Si elle n'est pas possible chez Shakespeare, elle ne le sera nulle part.

L'art de l'inaction

Une question obsède universitaires, hommes et femmes de théâtre, public, depuis sa création improbable sur un bateau au large des cotes d'Afrique de l'Est en 1607. Pourquoi Hamlet ne venge t-il pas la mort de son père, Hamlet, alors que son spectre lui en explique la raison : le meurtre par son frère Claudius, avec la complicité probable de sa femme Gertrude. A cette question, pléthore de réponses ont été suggérées, son complexe d'Œdipe, l'école humaniste de Wittenberg, la naissance du protestantisme, son état bipolaire.

On peut évidemment répondre tout cela à la fois.

Dans les récentes éditions destinées aux étudiants, cette question est heureusement démantelée pour amorcer une pensée moins primitive sur l'art masculin de la vengeance.

On peut aussi donner un contexte qui modifie la donne, en nommant son père comme tyran domestique, obsédé par la guerre, exerçant sur Gertrude autant que sur Hamlet un amour possessif et violent. Traumatisant Hamlet à suivre ses pas, lui imposant des cours d'escrime, niant sa sensibilité et ses aspirations humanistes. Donnant à Hamlet son propre nom pour ne lui permettre aucune échappatoire. Lui niant, enfin, sa part féminine. Cette notion permet de placer le contexte d'Hamlet dans un monde qui condamne enfin la brutalité de la domination masculine. De se concentrer sur la résonnance fertile de l'inaction dans un sens qui va venir nous troubler et nous toucher, nous, spectateurs d'aujourd'hui, moins concernés par les codes d'honneur et de devoir filial qu'il y a quatre cents ans.

On peut aussi y ajouter ces questions que l'on côtoie chaque jour. Pourquoi tolérer qu'un monde court à sa perte sans réagir par des actes plus définitifs qu'un tri sélectif ? Pourquoi laisse-t-on la fortune de 1% croitre quand d'autres meurent de froid dans la rue ? Pourquoi accepter la mort en méditerranée de ces êtres qui fuient des traumatismes de guerre ? La liste est non exhaustive. Pourquoi sommes-nous Hamlet ?

Si la peur de perdre la vie pour ses convictions est, dans certains pays avoisinants, bien réelle, la peur de perdre son statut semble plus prédominante dans notre Europe. Comment entend-on aujourd'hui *être ou n'être pas* ? Comment comprendre la procrastination de la résistance, autrement que par la peur de tout perdre ?

Shakespeare, qui semble avec la scène des fossoyeurs inventer le théâtre de Brecht, inonde la scène de questions désespérées, et se joint à Hamlet la multitude passionnante des personnages annexes.

Car ces autres personnages, qui peuplent littéralement Hamlet, sont tout aussi hantés par leur inaction, et il me semble opportun aujourd'hui de les délester d'un sens moral. Pourquoi Claudius ne trouve-t-il pas la force de racheter son âme par la prière ? Pourquoi Laërte va-t-il à Paris mener bon train alors que son pays est à l'aube d'une nouvelle guerre ? Pourquoi a-t-il besoin du subterfuge du poison dans un combat truqué pour venger son père et sa sœur ? Et pourquoi Gertrude est-elle la seule à ne pas voir le spectre d'Hamlet ? N'y a-t-il pas là un déni manifeste ? Citons quand même comme antidote à ces procrastinations l'acte héroïque du roi de comédie qui accepte de jouer le texte d'Hamlet dénonçant le roi, sachant pertinemment que sa carrière en sera ruinée et ses subventions coupées. La question des actes s'y pose autant que celle de la procrastination.

Le complexe d'inaction élevé au rang d'art touche aujourd'hui tout le monde. Et s'il concerne des êtres épris de justice sociale, il alimente aussi le populisme, et l'intégrisme. Au « pourquoi ne fait-on rien ? » s'additionne la question de Bartelby de Melville, « je préfèrerais ne pas », et une renaissance d'humanisme conjuguerait aisément cette contradiction.

Pour autant, gardons les pieds sur terre. S'il y a bien un acte que semble questionner Shakespeare et qui l'a hanté toute son œuvre, c'est celui du meurtre. Comme s'il avait accepté personnellement toute déviance humaine sauf celle-là. Et cette extension semble enfin s'annexer au territoire de la guerre. Un texte aussi manifestement pacifiste n'aurait sans doute pas été toléré s'il avait été situé en Grande Bretagne. La guerre, notre guerre, n'a jamais aussi bien été décrite. C'est à dire que notre terrain est devenu non pas le lieu de la guerre mais le lieu de passage de la guerre, d'observation, celui où l'on construit les armes, initie des bouleversements, mais où on en refuse les conséquences.

Méta théâtre

Il y a une étrangeté scénaristique dans le texte d'Hamlet, c'est la présence d'Horatio sur les remparts face au spectre, alors qu'Hamlet ne sait toujours pas qu'il est en ville (il est censé être son meilleur ami.) On peut penser, avec raison, que son savoir de Latin, essentiel aux actes d'exorcisme, en est la cause, et que sans le sou, il a fait savoir aux autres son talent dès son arrivée. Mais ça ne me paraît pas suffisant. Elle me paraît précurseuse d'une autre étrangeté scénaristique, et pas des moindres, qu'est celle du spectre. Celle qu'on nous demande d'accepter. Un spectre n'existe pas. La folie, la guerre, la corruption, le sexe, les traumatismes, la tyrannie, la manipulation existent. Les spectres, non. C'est sur cette acceptation ou non que commence le contrat entre le spectateur et la représentation. On peut y croire ou non. On peut aussi le faire accepter en démasquant son

subterfuge. Dès le début, les soldats jouent les uns des autres, bravant les éléments, questionnant l'absurdité de leurs situation. Transformés en vigiles et non en guerriers. En poste frontière. On imagine déjà les murs de barbelés infranchissables de la frontière Hongroise.

Ici, le spectre sera interprété par une jeune femme, peut-être Rom, peut être réfugiée, endossant l'armure du défunt Hamlet Père, et se démasquant à Hamlet en privé. Mais le doute reste, est-elle ou non medium du défunt ? Seule sa force de conviction nous penchera en faveur de sa croyance en l'au-delà. Nous sommes dores et déjà en plein méta-théâtre et nous ne nous en sommes même pas aperçu. Ce méta théâtre ne va pas s'arrêter de se proliférer comme un virus, comme une maladie, ou plutôt comme un anti-virus. C'est à dire comme une maladie essentielle. Aussi essentielle que la folie d'Hamlet et de son masque. Une maladie qui révèle.

La dramaturgie d'Hamlet semble toujours converger vers la souricière, comble du méta-théâtre. J'aborderais ici une notion particulière. Le meurtre de Hamlet père ne semble être un secret pour personne. Il n'y a pas vraiment besoin de la souricière pour le débusquer et le dénoncer. Il y a là une tentative de théâtre d'appartement. De théâtre miroir dépourvu d'artifice. Le salon du roi sera reproduit à l'identique par les comédiens en face d'eux, et Horatio s'y installera pour observer le roi. Les comédiens, traumatisées par l'adresse d'Hamlet, feront une représentation ultra-minimaliste et intimiste du meurtre de Gonzague pendant laquelle Claudius, que le théâtre contemporain ennuie, s'endormira, au grand malheur d'Hamlet. Cette mise en sommeil lui fera prendre conscience de son meurtre dans des proportions qu'il n'avait jamais encore sondé. Il se réveillera en hurlant et sera ainsi démasqué.

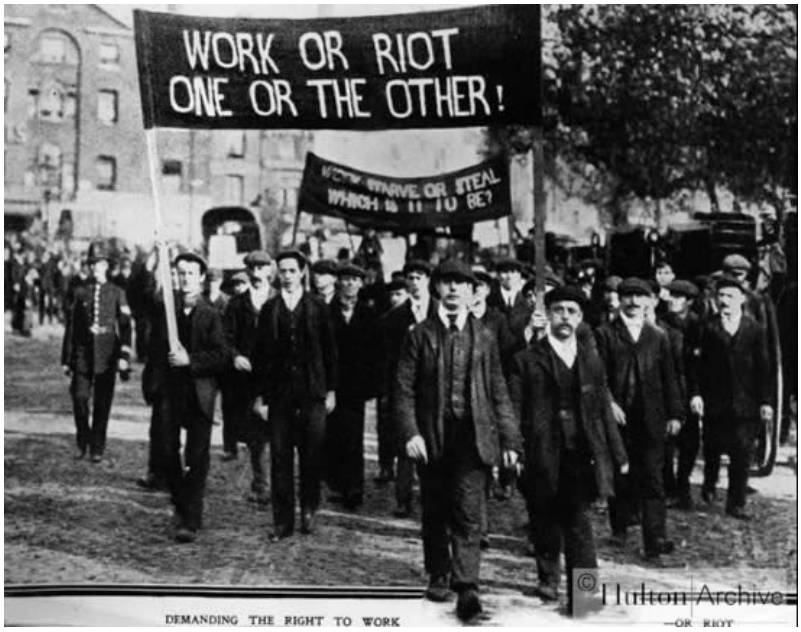
La folie

Je tire toujours un fil tendu, hasardeusement ou pas, par le sujet de mes textes, et mes récentes recherches sur l'Hystérie m'ont ouvert des portes de compréhension sur le mystère humain, et sur les degrés d'expression artistique véhiculés par la folie. Les essais de Freud sur le Deuil et la mélancolie sont évidemment une source d'inspiration et de compréhension quand il s'agit de s'attaquer à celle d'Hamlet. Freud a toujours cherché dans les œuvres d'art de théâtre, de Shakespeare à Ibsen, les traces de l'invention de la psychanalyse, persuadé qu'il se nichait dans le pouvoir visionnaire du génie. La question qui se pose sans cesse, est celle de la voracité de la représentation de la folie par Hamlet. On le sait amoureux de l'art dramatique. Mais on le sait aussi enclin à la mélancolie, ce qui n'est pas à prendre à la légère. Et l'extension de la folie vers la poésie est, on le sait, chez Shakespeare, naturelle. *Lunatics, lovers, and poets are of imagination all compact*. Mais Shakespeare semble mettre de côté son art de la poésie au service de l'art d'aimer. Pour la faire basculer sur l'art d'être fou. Nous avions cherché, avec l'Eracm, à tenter plusieurs formes de folie, bipolarisme, paranoïa, schizophrénie, multiples personnalités, et il nous semblait qu'Hamlet parvenait à atteindre l'acte artistique intuitif de les contenir toutes. Mon intuition sur ce qu'elle a à nous dire sur notre société serait la même que celle proposée par Depardon dans son extraordinaire *12 Jours* : celle du miroir absolu. Ce que je sais, c'est que le choix de folie proposé à Hamlet s'est amplifié depuis sa création, et que d'après le manuel de référence des psychiatres contemporains, le DSM 5 nous sommes passées en cinq ans de de 130 à 357 maladies dites névrotiques.

Le manuel identifie une nouvelle maladie mentale appelée « trouble oppositionnel avec provocation » ou TOP. Cette maladie est définie comme un « schéma continu de désobéissance, d'hostilité et de provocation » et les symptômes incluent la remise en question de l'autorité, la négativité, la défiance, la contradiction, et le fait d'être facilement agacé.

La catastrophe civile

Du temps de Shakespeare régnait une vive paranoïa. Londres était infesté d'espions et de taupes. On craignait pour la vie de la Reine, et pour l'avenir du pays, tant elle tardait à nommer un héritier. Des émeutes étaient réprimées dans le sang, et des complots déjoués par des pendaisons et des écartèlements.
Hamlet flotte dans son scaphandre humaniste au beau milieu d'un remplacement tyrannique. Celui d'une tyrannie guerrière et affective, celle de son père, en celle d'une tyrannie perverse et manipulatrice, celle de Claudius.



Ce qu'il y a de surprenant, c'est la maturité et la clairvoyance du peuple, se maintenant lui aussi dans un flottement salvateur et inédit. On sent Shakespeare lui donner plus de profondeur, d'intelligence, de poétique, qu'à l'habitude. Et aussi, par là, plus de pouvoir. C'est un peuple craint. Le peuple ne craint pas Claudius, c'est lui qui en a peur. Il met en place un système de surveillance paranoïaque, mais le peuple semble attendre, ne pas se laisser envahir par son image. Il sent bien que dans ce monde totalement instable et transitoire, son heure finira bien par arriver. *Comme si le monde allait tout juste commencer* dit le messager à Claudius

Les gardes se laissent aller à un merveilleux exercice d'auto-fiction, d'auto-analyse. Ils nomment leurs troubles, leurs doutes en cherchent les références historiques et politiques, l'inscrivent dans le cosmique. Ces mêmes personnes, errent dans une société sans repère, sans ambition, sans unité, sans fondements, et font preuve d'une capacité inquiétante et ambiguë à se laisser voguer et manipuler dans son propre intérêt. Tout en laissant planer la menace d'une insurrection, ou d'une *catastrophe civile* qui protège de tyrannies modernes moins ostentatoires Au spectre d'Hamlet, s'ajoute, le spectre de la catastrophe civile. La bascule d'un monde vertical à un monde horizontal.

La traduction

J'ai toujours aimé la traduction d'Yves Bonnefoy. A la fois pour sa poétique, et pour son sens mystérieux du théâtre. Par sens mystérieux, j'entends ce petit miracle qui se produit quand on lit un texte et que les personnages se mettent à vivre dans notre inconscient comme dans notre conscient. On les entend respirer. Il me semble toutefois pouvoir aller un peu plus loin dans la résonnance des thèmes que je viens de mentionner.

Être ou n'être pas - c'est la question
Qu'il soit plus noble pour un esprit
De souffrir la fronde et les flèches des aléas accablants d'une vie
Ou de prendre des armes contre un mer de troubles, en s'y opposant, y mettre fin.
Mourir - c'est dormir - rien de plus.
Et en dormant - se dire qu'on en a fini avec nos cœurs brisés
Que la chair en a fini avec ces milliers de chocs dont on hérite
C'est une conclusion fiévreusement souhaitable, non ?
Mourir c'est dormir -
Dormir et peut être rêver
Ah c'est bien ça la tuile
Car de quoi peut-on bien rêver dans un sommeil débarrassé de nos peaux de mortels ?
Il y a là de quoi hésiter, non ?
Il y a là de quoi nous tenir en respect et nous faire vivre une longue vie bien calamiteuse, non ?
Car qui supporterait de se faire fouetter par le temps
Flouer par l'oppresseur
Insulté par le fier de lui
Méprisé par l'amant mal choisi
Endormir par la loi
Ironiser par la bureaucratie
Éperonné dans notre sainte patience par des êtres pas compétents du tout
Quand on peut régler son propre compte avec un simple couteau ?
Qui va supporter ces fardeaux ?
Geindre et suer de sa vie laborieuse
Si il n'y a pas en lui cette crainte d'un quelque chose après la mort ?
Cette contrée inconnue dont on a peu de retours de voyageurs finalement
Qui brouille notre volonté
Et nous fait plutôt supporter les maux que l'on connaît
Que s'envoler vers d'autres dont on ne sait pas grand chose
Ainsi la conscience fait de nous des lâches
Et ainsi la couleur native de la résolution se fait recouvrir d'un pale vomi qu'on appelle pensée
Et des entreprises vaillantes et mobilisées partent en vrille et perdent leurs noms actifs.

Calendrier (en cours)

- Répétitions du 2 novembre au 5 décembre 2020 (lieu(x) à définir)
- Répétitions du 14 décembre 2020 au 4 janvier 2021au TnBA – Centre dramatique national
- Du 5 au 9 janvier 2021 : 5 représentations 2021au TnBA – Centre dramatique national
- Du 14 décembre au 14 février 2021 : 28 représentations à La Tempête
- Saison 2021 / 2022 : Représentations au CDN de Besançon-Franche-Comté, Comédie de Saint-Etienne, TNP…

Contacts production

LE PETIT BUREAU

Claire Guièze – claire@lepetitbureau.fr – 06 82 34 60 90
Virginie Hammel – virginie@lepetitbureau.fr – 06 13 66 21 33